

The author correctly stresses that the word "protestant" embraced a wide spectrum of belief. Protestantism was not monolithic, as is all too often assumed. He finds an interesting correlation, however, between wealth and professed Protestantism, the ranks of which included a majority of the town's wealthiest merchants and two-thirds of the lawyers. These men were by no means unanimous in their support of John Knox who is effectively cut down to size time and again in this study.

The book suffers from that bane of local history, the superabundance of names. Doubtless after ten years of research the author has a nodding acquaintance with a good number of Edinburgh's dignitaries over a period of some thirty years, but they tend to weary the reader and in places obscure the argument. This, however, is a minor carp. Lynch has made a highly significant contribution to Scottish urban studies, and he has not only questioned but eradicated many cherished assumptions in Reformation historiography. Four useful maps and an adequate bibliography accompany the text. Congratulations should also be extended to the publisher, John Donald, a small but courageous publishing house which has been responsible for a veritable renaissance in Scottish Historical publication during the last decade.

Edward J. COWAN
University of Guelph

* * *

ROBERT MUCHEMBLED — *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XV^e-XVIII^e siècles)*. Essai. Paris, Flammarion, 1978, 398 p.

Il aura fallu attendre plus de cinq ans avant que cet ouvrage consacré à une « révolution culturelle de grande ampleur » (p. 13) ne fasse l'objet d'un compte rendu dans une revue qui s'intitule *Histoire sociale*. Faut-il s'interroger sur les raisons de tels attermoissements ?

Sans doute les arcanes de la distribution au Canada réservent-elles encore des surprises aux consommateurs de la production savante importée de l'hexagone. Peut-être, aussi, la collectivité fort éclectique des historiens du « social » se trouve-t-elle décontenancée par l'éclatement de la discipline, d'ailleurs perçu au colloque de juin 1982 à l'Université Carleton, et hésite-t-elle à se lancer précipitamment dans le culturel. Il est vrai, de plus, que le contexte dans lequel œuvre l'historien d'ici — quelle que soit son appartenance linguistique — ne facilite pas la perception immédiate des plus récents mouvements que connaissent ses collègues de France. Pour ces raisons, même si le recul dans le temps ne signifie pas grand-chose, nous tirerons parti de ce décalage depuis la parution de *Culture populaire...* afin de situer d'abord le livre et son auteur, qui vient d'atteindre la quarantaine, dans la mouvance de l'« entre-deux-Mai ».

Au cours de son brillant périple d'« histoire sociale des représentations » dans la France de mai 1968 à mai 1981 (*L'Entre-deux-Mai...*, Éd. du Seuil, 1983), Pascal Ory notait à quel point une « précipitation de notre consommation nostalgique » (p. 107), une « véritable fringale rétrospective » (p. 146), avaient renforcé l'attrait exercé par le retour aux racines. Celui-ci transparait dans l'avant-propos de Muchembled qui, comme il se doit, se garde de « découvrir l'avenir dans les brumes du passé » (p. 9), mais n'en affirme pas moins, en moderniste consommé, l'actualité — ou serait-ce la modernité, la contemporanéité? — de ce seizième siècle déjà aux prises avec certains des ébranlements majeurs de notre époque, laquelle, « dans le grand tohu-bohu de ce qui pourrait être une fin de civilisation, voit reparaître ce qui avait été réprimé » (p. 9).

Le « grand tohu-bohu » de l'« entre-deux-Mai » s'est alimenté, entre autres, du réveil des sentiments régionalistes, de l'agonie des campagnes traditionnelles, d'une aspiration à la convivialité, d'un certain irrespect à l'endroit de l'autorité omniprésente. Dans cette foulée s'est exprimé le désir de peser désormais sur l'autre plateau de la balance et de tirer de l'oubli une grande « vaincue de l'histoire » (p. 7), que le pouvoir centralisateur et la culture lettrée s'étaient conjointement employés à brimer, mépriser et ignorer. Voilà donc un historien qui refuse de s'associer aux générations de ses prédécesseurs, pour la plupart complices de la mutilation imposée à la culture populaire.

Ce faisant, Muchembled est bien historien de son temps. À deux égards en outre. Ainsi, sa démarche générale s'inscrit dans le mouvement qu'ont inspiré les *Annales* depuis plus d'une décennie. Le manifeste collectif publié sous la direction de Jacques Le Goff (*La Nouvelle histoire*, Retz-CEPI, 1978) avait dégagé les grandes lignes de l'entreprise; dans une perspective plus critique, Guy Bourdè et Hervé Martin (*Les Écoles historiques*, Éd. du Seuil, 1983) ont mis en relief le glissement très net vers l'étude des structures mentales dans le sens d'une anthropologie historique, établie à partir d'une documentation qualitative souvent « traditionnelle ». Par ailleurs, Muchembled a réussi à faire paraître cet « essai de reconstitution d'un certain passé » (p. 10) chez un éditeur : Flammarion, dans une collection : « L'Histoire vivante », sous la direction d'un mentor chevronné : Denis Richet. Ce sont là des atouts non négligeables quand vient le temps d'avoir pignon sur rue à proximité des « carrefours stratégiques » du sixième arrondissement que décrivent, fort méchamment, Hervé Hamon et Patrick Rotman (*Les Intellocrates. Expédition en haute intelligentsia*, Ramsay, 1981).

Sans doute convenait-il qu'un « jeune » historien du Nord de la France empruntât ces voies pour revaloriser, à l'intention d'un marché « national », un système mental bel et bien enterré, sauf exceptions qui confirment la règle, et, de surcroît, observé depuis une aire géographique pour le moins périphérique au début des temps modernes. Tout cela est de bonne guerre, d'autant plus que l'auteur a l'honnêteté d'avouer ses emprunts et ses options, dans la mesure où nos lecteurs nous ont permis de les vérifier.

Sur le plan des sources, Muchembled nous rappelle une difficulté inéluctable en la matière, puisque l'historien est, la plupart du temps, contraint de s'en remettre aux témoignages produits par des personnages lettrés ou aux documents officiels légués par des organes de surveillance, les uns et les autres extérieurs au sujet visé, soit le peuple des villes et des campagnes. Il s'agit, dès lors, d'effectuer une « relecture » de tels documents, qui permette de prendre ses distances à l'endroit des sanctions retenues et reprises en gros par les générations successives des élites de France. Soit ! L'auteur ne manque nullement d'originalité à cet égard, tant et aussi longtemps qu'il fait appel aux dépouillements qu'il a effectués dans le Nord et le Pas-de-Calais et qui produisent les passages les plus convaincants de cet ouvrage-ci, annonçant ainsi les meilleures pages de *La Sorcière au village (XV^e-XVIII^e siècle)*, Gallimard-Julliard, 1979, et de *Les Derniers bûchers. Un village de Flandre et ses sorcières sous Louis XIV*, Ramsay, 1981. Quand il y va des régions, ô combien vastes !, sises à l'extérieur de la zone « picarde », l'auteur s'en remet aux travaux de ses prédécesseurs, cités ou concoctés au cours des chapitres, comme en font foi les références infrapaginales. Il est regrettable cependant qu'il soit passé de mode de produire une bibliographie en bonne et due forme dans ces grandes collections destinées au « public cultivé ».

En ce qui concerne la thématique abordée, des choix se sont imposés, qui ont contraint de renoncer « aux aspects matériels de l'existence, aux arts, aux costumes ... [qui] exigeraient des livres entiers et nécessiteraient plus de connaissances que je n'en possède » (p. 11). C'est un aveu bien courageux, auquel ne nous ont pas toujours habitués les maîtres d'hier, mais il demeure que l'analyse qui est ici menée évitera de poser certaines questions que n'autorise pas tel ou tel dépôt d'archives. Reconnaissons néanmoins que, dans un essai qui n'a recours que tout à fait accessoirement à la quantification, les propos tenus semblent relever d'une analyse sérieuse des matériaux sélectionnés. Bornons-nous donc, pour l'instant,

à parcourir l'univers mental et affectif des « gens du peuple », dont les structures devaient, aux dires de Muchembled, tenir en place de la fin du Moyen Âge jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

Il va sans dire que nous nous situons dans la désormais sacro-sainte longue durée. Elle est invoquée au nom de la « validité d'une démarche régressive » (p. 19), reprise au *Manuel de folklore français contemporain* d'Arnold Van Gennep, qui, de toute évidence, n'a cessé de fournir la trame conceptuelle privilégiée à ceux qui prétendent aborder l'étude des superstructures chez des groupes sociaux en évitant de recourir à l'anthropologie d'inspiration marxiste. On s'en remet, par conséquent, sans plus de précisions, aux « travaux des ethnologues et des folkloristes » (p. 19), dont le lecteur aimerait faire la connaissance. Il risque, sinon, d'éprouver le malaise que nous ressentons quand nous croyons être en présence de bricolage dans la sphère idéologique. De quoi, de qui, dans quelle perspective va-t-on entretenir ceux qui sont intrigués par le titre racoleur : « Culture populaire et culture des élites » ? Personnellement, nous nous attendions à trouver des définitions opératoires, de sorte que nous soyons prévenu, plus nettement, des écueils, des hiatus, qui nous attendaient au cours de cette lecture.

La première partie du livre est consacrée à une présentation globale de la culture populaire aux quinzième et seizième siècles, avant qu'elle ne devint l'objet d'attaques soutenues de la part des pouvoirs en place. Nous sommes ici plongés dans une « psychologie collective » à la façon Robert Mandrou (*Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique, 1500-1640*, A. Michel, 1961), qui est avant tout marquée par l'insécurité et la quête de réconfort au sein de la collectivité. En l'absence d'appareil autoritaire qui pût imposer des explications aux imprévus de ce monde et de l'au-delà, le groupe villageois s'était doté d'un système de défoulements rituels et d'invocations magiques d'une grande cohérence que le manichéisme catholique égratignait à peine. Des manifestations de sociabilité aux fonctions de la magie, l'auteur évolue à l'aise dans le cadre d'un exposé qui a pour objectif fondamental de mettre en relief l'adéquation entre comportements paysans et besoins affectifs.

Nous ne rendrions, certes, pas justice à Muchembled si nous affirmions qu'il s'est tout uniquement porté à la rescousse d'un âge qui, apparemment, se passait fort bien des carcans étatique et idéologique que les siècles postérieurs allaient lui (nous ?) imposer au nom de la raison et du progrès. Il n'empêche qu'il ne cache guère sa sympathie pour cette civilisation dont l'« équilibre millénaire était en train de se modifier » (p. 220). Millénaire ? L'étiquette nous paraît un tantinet imprudente mais spécialement bien choisie quand il s'agit de faire ressortir l'énormité de l'agression perpétrée par l'Église, l'État et leurs agents auprès de la minorité citadine d'abord, au détriment de la majorité rurale par la suite.

Ébauchée à l'ombre des « horloges tridentines, absolutistes et patriciennes » (p. 202), la dépréciation des mentalités populaires était déjà menée à l'intérieur des murailles et se traduisait par une dévalorisation de la « superstition » et un encadrement suivi des réjouissances traditionnelles. La seconde partie de l'ouvrage nous fait revivre, à la mode de Michel Foucault, la pénible agonie des autonomies corporelles et psychiques qui furent sacrifiées sur l'autel du pouvoir (*Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, 1975).

Dans l'espoir de saisir pourquoi, jamais avant le règne de Louis XIII, les « masses » n'avaient été aussi « totalement aliénées » (p. 229), l'auteur formule une mise en garde qui s'imposait : il serait, bien sûr, vain de chercher dans les sources l'expression directe d'une machination montée par les détenteurs du pouvoir s'efforçant d'imposer un modèle indiscutable à l'ensemble du corps social. Il appartenait cependant à l'État, de plus en plus absolutiste, qu'il s'appliquât à deux tâches, l'une de coercition que l'auteur estime exemplaire à l'endroit des boucs émissaires par excellence que constituaient les sorcières, l'autre d'endoctrinement qui eut pour résultat d'intérioriser la soumission due au roi et à ses agents, aussi bien civils que religieux. Cette nécessité historique « provient de l'évolution même de la société d'Ancien Régime » (p. 225). Et alors ?

À vrai dire, nous sommes en présence d'un tour de force. À l'époque du Roi-Soleil, les Français dont Pierre Goubert nous a relaté les malheurs s'étaient vu octroyer « une seule conception du monde et de la vie : celle de la Cour et des élites citadines » (p. 341). Et il n'est toujours pas question de *classes sociales* ! Nous ne pouvons faire à qui que ce soit le reproche de ne point s'inspirer, par exemple, des analyses théoriques de Gramsci, mais il est un peu dommage que, sur un sujet comme celui-ci, on ignore complètement la notion d'*hégémonie* et les réflexions fécondes du philosophe marxiste sur les deux niveaux de la superstructure et le désamorçage des contradictions sociales opéré par la classe dominante. Les rapports de production demeurant entièrement dans les coulisses, le politique et le culturel se retrouvent ici nez à nez, un étage au-dessus de la mêlée socio-économique.

S'inspirant d'œuvres classiques des historiens de la France moderne et faisant, ici et là, intervenir quelques illustrations propres au Nord du pays, l'auteur démontre comment les corps ont été dressés, les croyances assujetties, l'obéissance inculquée jusque dans les rapports interpersonnels, en bref les différences cassées grâce à une culpabilisation de grande envergure. En outre, plusieurs générations rurales, mal préparées à accepter une transculturation radicale, devinrent à la fois le sujet et l'objet d'une persécution ouverte : celle-ci s'exprima dans la chasse à la sorcellerie qui fit l'exemple des ennuis que pouvaient encourir ceux — celles surtout — qui ne s'alignaient pas sur les valeurs désormais établies. Ce chapitre V : « Répression de la sorcellerie et acculturation du monde rural » est incontestablement le plus original de tous, car il présente une analyse très dynamique dudit phénomène, auquel Muchembled a consacré d'importants ouvrages et articles.

La culture populaire définitivement éteinte vers 1700 n'avait plus besoin que de sédatifs pour s'identifier pleinement aux seuls points de repère maintenant autorisés. C'est dans cette perspective qu'est succinctement située la littérature de colportage, « véritable discours sur la validité du système » (p. 347), destinée à « parfaire insidieusement » (*ibid.*) la docilité chez ceux et celles qui, progressivement, étaient alphabétisés. Nous nous trouvons dès lors sur un terrain où Muchembled est manifestement moins à l'aise. Il nous annonce la naissance d'une culture de « masse » (*sic*) en plein dix-huitième siècle, qui aurait permis de faire, « jusqu'aux approches de la Révolution, l'économie d'une véritable lutte des classes et de nombreux conflits sociaux » (p. 359). Il s'agit, d'une part, d'une affirmation pour le moins péremptoire, car il n'est pas évident que le décodage de la Bibliothèque bleue, se soit nécessairement fait dans le sens espéré par ses inspirateurs. D'autre part, nous avons l'impression de patauger sur le plan des concepts, puisque nous ne savons plus très bien de quels groupes — strates ? classes ? — nous parlons lorsqu'il est question de « résurgence ... syncrétique » (p. 370) des « microcultures paysannes » (p. 375), s'esquissant parallèlement à un renforcement de l'hégémonie bourgeoise et à un gonflement de la culture de masse. En quelques pages finalement (pp. 376-80), l'auteur réalise quelques prouesses pour convaincre ses lecteurs que cette culture populaire de jadis qui a été asservie, voire étranglée par « un type d'État ... qui nous paraît très ancien, mais qui est né il y a trois cents ans » (p. 380), n'en finit pas, depuis la Révolution surtout, de sursauter, aussi moribonde soit-elle et réduite à ses avatars folklorisés.

Au même titre que l'appareil des dominants a été, petit à petit, intériorisé par les paysans d'Ancien Régime, nous pouvons nous demander si celui des paysanneries traditionnelles n'aurait pas exercé un attrait considérable auprès d'une certaine génération parvenue à l'âge mûr autour de 1970. La toute dernière phrase de cet ouvrage nous laisse supposer que ce penchant pour le « monde que nous avons perdu » s'explique partiellement par un rejet de celui que nous subissons.

Et il n'est pas interdit de penser que le besoin croissant de redéfinir les finalités de l'existence, qui s'exprime en France au début du dernier quart du xx^e siècle, ne puisse aboutir à une forme de pouvoir et à un type de société à la fois différents de ceux, à jamais révolus, que décrit le présent ouvrage et de ceux de notre temps (p. 391).

Et si le menu — et moins menu — peuple des villes et des campagnes de la France moderne avait éprouvé un besoin analogue et s'était partiellement extirpé de son soi-disant immobilisme pour redéfinir ses interprétations de la nature, de l'au-delà et des rapports de l'homme avec l'une et l'autre, tenant compte des glissements qui se produisaient dans son vécu de producteur et de consommateur, aurait-il eu besoin de se faire parachuter des valeurs et des justifications de groupes qui lui étaient étrangers et qui s'apprêtaient à profiter de sa vulnérabilité?

En redécouvrant de façon bien intentionnée des civilisations de jadis, l'historien des années soixante-dix ne manifeste-t-il pas une malencontreuse tendance au paternalisme à l'endroit d'un objet d'étude qui, pour le plus grand confort de l'universitaire, n'a plus guère la possibilité de le rappeler à l'ordre? La bienveillance, même encombrante, vaut certainement mieux que le mépris; celui-ci peut d'ailleurs se reporter sur les médiateurs qu'il est facile de charger de... malveillance.

À notre avis, *Culture populaire et culture des élites...* va demeurer un produit de librairie éminemment lisible, car Muchembled a la plume alerte, ce qui n'est plus un préalable chez les historiens contemporains. Il a publié un ouvrage de synthèse bien mis en marché qui, au surplus, reflète l'ampleur de ses intérêts sur l'Ancien Régime français. N'y cherchons ni percée conceptuelle ni innovation méthodologique. Il figure à un rang tout à fait respectable parmi les productions « culturalistes » de l'« entre-deux-Mai ». La tendance se prolongera-t-elle chez les historiens pour lesquels la « nouvelle histoire » s'est déjà défraîchie?

Jean-Guy DAIGLE
Université d'Ottawa

* * *

JACQUES DUPÂQUIER, ÉTIENNE HÉLIN, PETER LASLETT, MASSIMO LIVI-BACCI and SØLVI SOGNER, eds.—*Marriage and Remarriage in Populations of the Past / Mariage et remariage dans les populations du passé*. London: Academic Press, 1981. Pp. 633.

The theme of the 1979 Kristianstad colloquium on historical demography was remarriage. The proceedings are presented here in what may be considered a *tour de force* in English/French bilingualism. The general introduction by Sølvi Sogner and Jacques Dupâquier is provided in full in the two languages, as are the commentaries of Philippe Ariès and Eugene Hammel on laws and customs relating to remarriage, of Ansley Coale on methodology, and of Étienne Hélin, Ad van der Woude and Roger Schofield on different aspects of the relationship between remarriage and fertility. A summary in the other language is provided for each of the forty-two papers; there is one index in French and another in English; and the translations are nearly flawless.

Publication in Canada's two official languages does not mean that Canada, or North America for that matter, is well-represented in the volume. Only Hubert Charbonneau reports on the fertility impairment of widows who remarried in New France. None of the papers deals with remarriage in the United States. The main focus is on Europe. Eight papers are based on Scandinavian data, six on French data, and three on Italian and British data respectively. Many of these national studies present findings for several different regions or localities, and there are as well one or more accounts of remarriage in Eastern Europe, China, the Islamic world, Africa and Latin America. The essays make use of a wide variety of sources, from parish registers to censuses to village genealogies, and of statistical techniques from simple cross-tabulation to multivariate analysis. All this makes for a comparative